

## LE STYLE DE VOLTAIRE DANS LA PRÉSENTATION DE LA PHILOSOPHIE NEWTONNIENNE

*Véronique Le Ru*

Université de Reims

Pour prendre acte du rôle de Voltaire dans la diffusion de la pensée de Newton en France, commençons par rappeler que l'ouvrage où il expose le système du monde de Newton, les *Éléments de la philosophie de Newton*<sup>1</sup>, a connu rien de moins que vingt-six éditions entre 1738 et 1785. C'est en lisant Voltaire qu'au XVIII<sup>e</sup> siècle on apprend ce qu'est la loi de l'attraction universelle. Newton a certes publié ses *Principes mathématiques de la philosophie naturelle* en 1687 mais, cinquante ans plus tard, les Français demeurent majoritairement fidèles à Descartes. Il faut donc attendre 1738 pour que Voltaire, en livrant un véritable combat pour la science newtonnienne, change le regard de ses compatriotes sur le système du monde. Mais en même temps que Voltaire veut changer le regard des Français sur le monde, il veut aussi présenter la science d'une manière nouvelle. Il n'est pas seulement question de la défense de l'attraction contre l'impulsion, mais aussi de style.

Voltaire, en dépit de ses protestations<sup>2</sup>, a su mettre Newton à la portée de tout le monde. Vulgarisateur ou passeur de savoir, c'est lui qui, le premier, a rapporté l'anecdote de la pomme selon laquelle Newton, en observant la chute d'une pomme, avait eu le génie de s'en étonner et de rapprocher les

- 1 La première édition de 1738 à Amsterdam n'est pas achevée de la main de Voltaire et paraît sans son consentement, d'où une deuxième édition immédiate la même année prétendument faite à Londres mais réellement en France. Enfin, la troisième édition augmentée de 1741 des *Éléments de la philosophie de Newton* (titre abrégé par la suite en *Éléments*) est l'édition de référence : c'est celle reprise dans les *Œuvres complètes de Voltaire* [désormais, OCV], t. 15, éd. R. L. Walters et W. H. Barber, Oxford, Voltaire Foundation, Taylor Institution, 1992. C'est cet ouvrage que nous utilisons ici.
- 2 Protestations devant ce qu'il présente comme un abus de pouvoir des libraires d'Amsterdam. Cependant, les libraires se sont défendus de cette accusation en rétorquant que le titre était voulu par Voltaire. Voir, sur ce point, les *Éléments*, OCV, t. 15, p. 674, n. 3.

phénomènes de la pesanteur terrestre et les mouvements des planètes. En 1727, alors que Voltaire ignore à peu près tout de Newton mais qu'il est fasciné par les funérailles nationales qui honorent sa mémoire à Westminster, il apprend de la nièce de Newton, Mrs Conduit, l'anecdote de la pomme. Il en comprend tout de suite la portée et s'empresse de la publier dans le texte qu'il a sous le coude, son *Essay upon epick poetry*, où elle n'a en réalité que faire. Comme le souligne René Pomeau, « le génie de Voltaire [...] fut de discerner la signification de l'épisode. En outre son instinct de journaliste lui dit que l'information est denrée périssable. Il se hâte donc de publier l'histoire de la pomme dans le premier texte imprimé à paraître<sup>3</sup> ». Voltaire reprend l'histoire de la pomme en 1734 dans les *Lettres philosophiques* puis dans les *Éléments de la philosophie de Newton* en 1738. Saisir à pleines mains une pomme pour en extraire tout le sens : pomme de discorde dans le champ des cartésiens, pomme tombée de l'arbre pour connaître le vrai système du monde, tel est bien le style de Voltaire.

Pour encore mieux le cerner, nous nous interrogerons sur le statut des *Éléments de la philosophie de Newton* : est-ce à proprement parler un ouvrage de vulgarisation ? Est-ce plutôt un ouvrage de diffusion ou d'explicitation ? À qui Voltaire s'adresse-t-il ? Aux gens de lettres, aux futurs lecteurs de l'*Encyclopédie* ? Quel style choisit Voltaire ? Sa vie à Cirey avec la marquise du Châtelet l'incite-t-elle à imiter Fontenelle qui dialogue avec une Marquise dans ses *Entretiens sur la pluralité des mondes* ?

Pour caractériser le style de Voltaire passeur de savoir, nous voudrions, en fixant notre attention sur le statut de l'ouvrage, définir le destinataire que vise Voltaire quand il écrit les *Éléments*. Quand nous saurons à qui s'adresse Voltaire et le statut qu'il veut donner à son ouvrage, nous connaîtrons aussi son style, ou sa manière, tant l'auteur sait changer d'habit et d'allure selon son public.

Le propos de Voltaire est de rendre la philosophie de Newton populaire (l'expression « philosophie » ou « philosophie naturelle » désigne, à l'époque, la physique). Il présente son livre comme une introduction à la pensée de Newton écrite par souci du bien commun : « On tâchera de mettre ces *Éléments* à la portée de ceux qui ne connaissent de Newton et de la philosophie que le nom seul. La science de la nature est un bien qui appartient à tous les hommes. [...] Il a trouvé des vérités ; mais il les a cherchées et placées dans un abîme ; il faut y descendre et les apporter au grand jour<sup>4</sup> ». À l'instar

3 R. Pomeau (dir.), *Voltaire en son temps*, t. 1, *D'Arouet à Voltaire*, Oxford, Voltaire Foundation, 1985, p. 250.

4 *Éléments*, 2<sup>e</sup> partie, Introduction, OCV, t. 15, p. 253-254.

d'Algarotti, savant italien qui cherche à diffuser auprès de ses compatriotes la théorie newtonienne de la lumière et des couleurs, Voltaire affirme, à plusieurs reprises<sup>5</sup>, que son texte s'adresse aux Français. Dès la dédicace en vers des *Éléments* à la marquise du Châtelet, il écrit :

Puissé-je auprès de vous, dans ce temple écarté,  
Aux regards des Français montrer la vérité.  
Tandis qu'Algarotti, sûr d'instruire et de plaire,  
Vers le Tibre étonné conduit cette étrangère,  
Que de nouvelles fleurs il orne ses attraits,  
Le compas à la main j'en tracerai les traits,  
De mes crayons grossiers je peindrai l'immortelle. (p. 191)

Voltaire s'adresse aux Français qui ne connaissent de Newton que le nom seul. Il ne s'adresse pas aux savants mais aux personnes qui font preuve d'esprit philosophique ou encore d'esprit juste : « Il est bien vrai que ce livre n'est pas pour tout le monde, malgré le titre séducteur que les éditeurs lui ont donné ; mais s'il n'est pas pour tous, il est pour un assez grand nombre. J'ai fait aisément comprendre à quelques personnes sans étude, non seulement toute la théorie de la lumière, mais aussi celle de la gravitation<sup>6</sup> ». Dans ce passage, Voltaire fait mention du titre donné par le libraire hollandais Ledet à la première édition non voulue par Voltaire. Non seulement Ledet a trouvé, pour écrire les derniers chapitres, un continuateur qui a trahi la pensée de Voltaire mais il a ajouté au titre « mise à la portée de tout le monde ». Voltaire accuse le coup mais enrage : « Il faut être [...] un imbécile pour penser que la philosophie de Newton puisse être à la portée de tout le monde<sup>7</sup> ». On le voit, Voltaire ne se reconnaît pas comme l'auteur d'un ouvrage de vulgarisation mais plutôt comme un passeur de savoir, comme un professeur qui aide les personnes au sens droit mais qui ne sont pas versées dans les mathématiques ni dans l'astronomie à comprendre la pensée de Newton. De fait, Voltaire n'entre pas dans le détail géométrique de l'œuvre de Newton, il

5 Voir, dans l'édition des *Éléments : Mémoire*, p. 675 ; *Mémoire d'un mathématicien au sujet du livre des Éléments de la philosophie de Newton par M. de Voltaire*, p. 693, texte signé Serieres, ingénieur et qui est sans doute de la main de Voltaire ; voir aussi la *Lettre de Voltaire à M. de Maupertuis*, p. 698, et la *Réponse à toutes les objections*, p. 728-729 et 733.

6 *Éclaircissements nécessaires*, OCV, t. 15, p. 665. Voir aussi la *Lettre de Voltaire à Maupertuis*, p. 718, et la *Réponse à toutes les objections*, p. 729.

7 Lettre du 14 mai 1738, citée par René Vaillot, *Avec Madame du Châtelet*, Oxford, Voltaire Foundation, 1988, p. 88.

s'y refuse sciemment moins par incompetence, semble-t-il<sup>8</sup>, que par souci du lecteur<sup>9</sup>.

Les lecteurs auxquels Voltaire s'adresse sont-ils les futurs lecteurs de l'*Encyclopédie* que Voltaire appelle aussi les gens de lettres ? Mais qu'entend-il par cette expression ? Dans l'article « Gens de lettres » de l'*Encyclopédie*<sup>10</sup>, il rapproche les gens de lettres de ce que les Grecs et les Romains entendaient par grammairien, c'est-à-dire « non seulement un homme versé dans la grammaire proprement dite, qui est la base de toutes les connaissances, mais un homme qui n'était pas étranger dans la géométrie, dans la philosophie, dans l'histoire générale et particulière ; qui surtout faisait son étude de la poésie et de l'éloquence : c'est ce que sont nos *gens de lettres* aujourd'hui » (OCV, t. 33, p. 121). Il prend soin ensuite d'exclure de cette définition les personnes qui se contenteraient de cultiver un seul domaine de connaissances : « On ne donne point ce nom à un homme qui avec peu de connaissances ne cultive qu'un seul genre. Celui qui n'ayant lu que des romans ne fera que des romans ; celui qui sans aucune littérature aura composé au hasard quelques pièces de théâtre, qui dépourvu de science aura fait quelques sermons, ne sera pas compté parmi les *gens de lettres*. Ce titre a de nos jours encore plus d'étendue que le mot *grammairien* n'en avait chez les Grecs et chez les Latins » (p. 121). Cela signifie-t-il que les gens de lettres sont conçus comme les *Pic de La Mirandole* du XVIII<sup>e</sup> siècle ? Non, car Voltaire précise : « la science universelle n'est plus à la portée de l'homme : mais les véritables *gens de lettres* se mettent en état de porter leurs pas dans ces différents terrains, s'ils ne peuvent les cultiver tous » (p. 121-122).

Cet article nous conforte dans l'idée qu'on ne peut en aucune façon conférer à l'expression « gens de lettres » ou « hommes de lettre » le sens actuel d'écrivain, de poète ou d'auteur, c'est-à-dire désigner par ce titre des personnes qui font profession d'écrire de la littérature. Les gens de lettres du XVIII<sup>e</sup> siècle font profession d'écrire aussi bien des traités de mathématiques, des traités d'économie ou de commerce qui portent sur le blé, les grains, les travaux des artisans ou sur l'intérêt social, que des tragédies ou des

8 En effet, en lisant l'ouvrage de Voltaire, on est frappé par sa culture scientifique et par sa connaissance non seulement de Newton mais des débats qui agitent la communauté scientifique de son temps.

9 Il s'en explique dans les *Éclaircissements nécessaires*, *op. cit.*, p. 665 : « Je ne me suis enfoncé dans aucun détail géométrique ; j'ai écrit pour ceux qui, n'ayant pas le loisir de s'appesantir sur ces matières, ont un esprit assez juste pour en sentir le résultat, le nombre de ces sortes d'esprits est beaucoup plus grand qu'on ne pense ».

10 *Encyclopédie ou Dictionnaire raisonné des sciences, des arts et des métiers*, Paris, Briasson, David, Le Breton et Durand, 35 vol., 1751-1780, t. 7 (1757), p. 599-600. Voir aussi les articles pour l'*Encyclopédie*, éd. J. Vercruysson, OCV, t. 33, p. 121-123.

romans. Voltaire souligne ce fait dans l'article « Blé » (1770) des *Questions sur l'Encyclopédie* : « Vers l'an 1750, la nation, rassasiée de vers, de tragédies, de comédies, d'opéras, de romans, d'histoires romanesques, de réflexions morales plus romanesques encore, et de disputes théologiques sur la grâce et la convulsion, se mit à raisonner sur les blés<sup>11</sup> ».

Voltaire ne relie-t-il pas, par cette remarque, le sens de l'expression *gens de lettres* au sens de l'expression *honnête homme*, telle qu'elle est développée au XVII<sup>e</sup> siècle, par exemple, par Pascal ? Dans les *Pensées*, Pascal écrit en effet : « *Honnête homme*. Il faut qu'on n'en puisse (dire) ni il est mathématicien, ni prédicateur, ni éloquent mais honnête homme. Cette qualité universelle me plaît seule. Quand en voyant un homme on se souvient de son livre c'est mauvais signe. Je voudrais qu'on ne s'aperçût d'aucune qualité que par la rencontre et la façon d'en user, *ne quid nimis*<sup>12</sup>, de peur qu'une qualité ne l'emporte et ne fasse baptiser ; qu'on ne songe point qu'il parle bien, sinon quand il s'agit de bien parler, mais qu'on y songe alors<sup>13</sup> ». Ce que Pascal appelle la qualité universelle de l'honnête homme, Voltaire l'appelle la raison ou l'esprit philosophique. Dans l'article « Gens de lettres », il déclare : « C'est cet esprit philosophique qui semble constituer le caractère des *gens de lettres* » (*OCV*, t. 33, p. 122), et il ajoute : « Ils ont d'ordinaire plus d'indépendance dans l'esprit que les autres hommes » (p. 123). Non seulement pour Voltaire mais pour les Lumières en général, leur siècle est le siècle de l'esprit philosophique<sup>14</sup> et, pour eux, l'avènement de cet esprit est tributaire de la réflexion des gens de lettres et, bien sûr, de la divulgation de cette réflexion.

À vrai dire, Voltaire, en écrivant les *Éléments de la philosophie de Newton*, est animé par l'esprit philosophique qui sera, dix ans plus tard, celui des encyclopédistes : il s'agit de *rendre la philosophie populaire*<sup>15</sup> par l'institution d'une langue simple et rationnelle, composée, si besoin est, de termes

11 *Œuvres complètes*, éd. L. Moland, Paris, Garnier, 1877-1885, 52 vol. [désormais, M], t. 18, p. 11.

12 Ce qui signifie : *rien de trop*.

13 Fragment 647 selon Lafuma, 35 selon Brunschvicg : *Œuvres complètes*, Paris, Éditions du Seuil, 1963, p. 588.

14 Voir par exemple ce que dit Nicolas Fréret de l'esprit de son siècle dans ses *Réflexions sur les anciennes histoires et sur le degré de certitude de leurs preuves* (*Mémoires de littérature de l'Académie Royale des Inscriptions et des Belles Lettres*, t. 6, 1729, p. 151) : « On sait aujourd'hui distinguer l'esprit de système de l'esprit philosophique : la vraie critique n'est autre chose que cet esprit philosophique appliqué à la discussion des faits ; elle suit dans leur examen le même procédé que les philosophes emploient dans la recherche des vérités naturelles ».

15 La première occurrence de l'expression se trouve, à notre connaissance, dans le § XL des *Pensées sur l'interprétation de la nature* de Diderot parues en 1753 (*Œuvres philosophiques*, Paris, Garnier, 1964, p. 216).

scientifiques ou techniques mais dûment définis à partir des termes vulgaires et de leurs dérivés. Rendre la philosophie de Newton populaire signifie en premier lieu éclairer les Français sur la nouvelle représentation du monde introduite par Newton. Le propos de Voltaire annonce parfaitement le mot d'ordre que se donneront D'Alembert et Diderot : rendre la philosophie populaire afin de développer chez les hommes l'esprit philosophique et la liberté de penser. Rendre la philosophie populaire signifie pour Voltaire comme pour les directeurs de l'*Encyclopédie* agrandir, par la transmission du savoir, la communauté des gens de lettres. Voltaire et les encyclopédistes sont à l'unisson, comme l'atteste l'article « Liberté de penser » du *Dictionnaire philosophique*<sup>16</sup> où Voltaire fait déclarer à Boldmind : « Celui qui ne sait pas la géométrie peut l'apprendre ; tout homme peut s'instruire ; il est honteux de mettre son âme entre les mains de ceux à qui vous ne confieriez pas votre argent : osez penser par vous-même<sup>17</sup> » (p. 300).

200

Notons-le, il s'agit d'instruire les gens de lettres et non de les distraire ou de les divertir. En ce sens, Voltaire refuse d'écrire son ouvrage, à la manière de Fontenelle, ou pis, de l'abbé Pluche. Il ne s'agit ni de s'entretenir avec une Marquise imaginaire sur la pluralité des mondes<sup>18</sup>, dans un style badin, ni de se mettre au spectacle de la nature<sup>19</sup>, le cœur emplî d'un finalisme naïf. Certes, Voltaire dédie son ouvrage à une Marquise, mais celle-ci n'est pas imaginaire : c'est la marquise du Châtelet qui vit avec lui à Cirey.

C'est dans un tout autre esprit, rappelons-le, que Fontenelle, dans ses *Entretiens sur la pluralité des mondes*, met en scène sa Marquise : « J'ai mis dans ces Entretiens une femme que l'on instruit, et qui n'a jamais ouï parler de ces choses-là. J'ai cru que cette fiction me servirait et à rendre l'ouvrage plus susceptible d'agrément, et à encourager les dames par l'exemple d'une femme, qui ne sortant jamais des bornes d'une personne qui n'a nulle teinture de science, ne laisse pas d'entendre ce qu'on lui dit, et de ranger dans sa tête sans confusion les tourbillons et les mondes<sup>20</sup> ». Si l'on doit trouver un successeur

16 Ajout de 1765 : voir *Dictionnaire philosophique*, éd. Ch. Mervaud, OCV, t. 36, p. 294-301.

17 Voltaire reprend ici le vers tiré des *Épîtres* d'Horace : *sapere aude*, vers que Kant choisira, à juste titre, comme devise des Lumières (voir *Qu'est-ce que les Lumières ?*, trad. J.-F. Poirier et F. Proust, Paris, Flammarion, coll. « GF », 1991, p. 43).

18 Les *Entretiens sur la pluralité des mondes* (titre abrégé par la suite en *Entretiens*) paraissent en 1686 et constituent une présentation à une Marquise imaginaire du système cartésien des tourbillons. Ni la marquise du Châtelet ni Voltaire ne goûtent l'ouvrage de Fontenelle qu'ils jugent écrit dans un style trop fleuri et trop galant.

19 Les huit tomes du *Spectacle de la nature* de l'abbé Pluche paraissent entre 1732 et 1750.

20 *Entretiens sur la pluralité des mondes*, d'après l'édition de 1742, Paris, Librairie Nizet, 1984, Préface, p. 5-6.

de Fontenelle, il faut le chercher dans Algarotti et dans son *Newtonianisme pour les Dames*<sup>21</sup> et non dans Voltaire.

Au contraire, les *Éléments de la philosophie de Newton* constituent l'antithèse d'un projet de vulgarisation mondaine. L'avant-propos des *Éléments* donne le ton : « Ce n'est point ici une marquise, ni une philosophie imaginaire » (OCV, t. 15, p. 547). Voltaire exige de son lecteur un effort véritable car la science de Newton n'est pas un roman de la nature. Même s'il recherche la simplicité et la clarté dans l'exposition, il entend conserver à la science de Newton son caractère complexe. Voltaire, dans l'introduction à la physique newtonienne, s'adresse non à une Marquise mais à la femme ou à l'homme d'esprit qu'il compare à un ministre : « La science de la nature est un bien qui appartient à tous les hommes. Tous voudraient avoir connaissance de leur bien, peu ont le temps ou la patience de le calculer ; Newton a compté pour eux. Il faudra ici se contenter de la somme de ces calculs. Tous les jours un homme public, un ministre, se forme une idée juste du résultat des opérations que lui-même n'a pu faire ; d'autres yeux ont vu pour lui, d'autres mains ont travaillé, et le mettent en état par un compte fidèle de porter son jugement. Tout homme d'esprit sera à peu près dans le cas de ce ministre » (p. 253-254). Comme le remarque Philippe Hamou<sup>22</sup>, Voltaire livre dans ce passage le modèle à suivre pour écrire un livre de présentation de la science. Ce modèle, c'est le rapport administratif ou la note de synthèse qui permet au ministre d'agir sans entrer dans le détail des calculs. Par la fermeté de style et d'intention de son ouvrage, Voltaire cherche à imposer une nouvelle image de la science qui n'a plus grand-chose à voir avec l'idéal de culture mondaine propre à Fontenelle et à Algarotti. Il s'agit de faire de la science une affaire sérieuse que l'on traite sérieusement et de lutter contre « cette affectation trop répandue de traiter des matières sérieuses d'un style gai et familier [ce qui] rendrait, à la longue, la philosophie ridicule, sans la rendre plus facile<sup>23</sup> ».

Si Voltaire a cependant supprimé les raisonnements géométriques et les calculs qui font la force des *Principia*, c'est parce que la compréhension de ceux-ci est réservée aux spécialistes qui maîtrisent le langage mathématique nécessaire pour leur déploiement : à quoi bon traduire de manière imparfaite ce que Newton dit si bien dans le langage mathématique ? Voltaire ne

21 Du reste, Algarotti dédie son livre à Fontenelle, ce qui déçoit fortement la marquise du Châtelet, qui espérait en être la dédicataire, et ce qui irrite Voltaire, qui cherche à imposer un autre style de présentation de la science. Voir, sur ce point, Philippe Hamou, « Algarotti vulgarisateur » dans François de Gandt (dir.), *Cirey dans la vie intellectuelle : la réception de Newton en France*, SVEC 2001:11, p. 73-89.

22 *Ibid.*, p. 86-87.

23 *Réponses à toutes les objections faites en France contre la philosophie de Newton*, OCV, t. 15, p. 749.

cherche pas à expliciter les procédures propres à la mathématisation de la physique, son but est de rassembler les résultats des calculs de Newton et de les porter au grand jour<sup>24</sup>. Ce faisant, il assène au lecteur ces résultats comme des vérités car il préfère restaurer l'argument d'autorité – le consensus de la communauté savante – que de tenter de rendre intelligibles les raisonnements arides et souvent obscurs de Newton<sup>25</sup>. Le lecteur ne possède au mieux qu'une maîtrise extérieure de la science newtonienne, il doit s'en remettre à l'autorité des principes mathématiques qui forgent leurs propres normes d'intelligibilité et de légitimité. Il faut accepter, quand on est homme d'esprit, les limites de son esprit, comme le propose Newton lui-même à la fin du scholie général des *Principia*<sup>26</sup>. Voltaire, grand lecteur de Bayle et de Locke, ne peut qu'adhérer à cet aveu d'ignorance et à cette exigence de s'en tenir aux faits. Les lois mathématiques qui décrivent les faits et permettent de les prévoir ont un sens opératoire et donc une légitimité sans qu'elles soient fondées en raison. Les perspectives ouvertes par la nouvelle science sont à la fois celles d'un scepticisme critique et d'une spécialisation du savoir : non seulement les limites de l'esprit imposent de renoncer au savoir absolu mais, au sein même du savoir actuel, la spécialisation du langage mathématique impose un espace de discussion accessible seulement aux experts. Quand Voltaire écrit en conclusion de son ouvrage : « Nous ne sommes encore qu'au bord d'un océan immense ; que de choses restent à découvrir ! mais aussi que de choses sont à jamais hors de la sphère de nos connaissances » (p. 536), le « nous » peut désigner aussi bien Newton et les mathématiciens newtoniens que les lecteurs de Voltaire (c'est-à-dire les gens de lettres) et non ceux de Newton (c'est-à-dire les savants). En d'autres termes, les *Éléments* ont pour fonction de faire comprendre aux gens de lettres que la nouvelle science a un langage mathématique qui lui est propre, c'est-à-dire une source d'intelligibilité irréductible à la culture traditionnelle. En ce sens, l'ouvrage de Voltaire fait date en ce qu'il propose un nouveau rapport de l'homme d'esprit à la science. Ce rapport est non seulement un rapport de curiosité ou de fascination mais aussi de profonde extériorité à la science telle qu'elle se fait. Ce rapport est peut-être celui que le poète Voltaire a vécu, du moins initialement, dans sa relation avec la marquise du Châtelet, mathématicienne hors pair, faut-il le souligner : il s'est ensuite hissé, à force de travail et de lectures, jusqu'à

24 Sur la manière dont Voltaire présente l'attraction, voir V. Le Ru, *Voltaire newtonien*, Paris, Vuibert-Adapt, 2005.

25 *Éléments*, 2<sup>e</sup> partie, Introduction, p. 254 : « Il [Newton] a trouvé des vérités ; mais il les a cherchées et placées dans un abîme ; il faut y descendre et les porter au grand jour ».

26 *Principia*, t. II, p. 179 : « Je n'ai pu encore parvenir à déduire des phénomènes la raison de ces propriétés de la gravité, et je n'imagine point d'hypothèses ».



l'espace de discussion réservé aux initiés dont on trouve parfois la trace dans les *Éléments*, au détour d'une phrase<sup>27</sup>. Effectivement, quand Voltaire s'adresse à une Marquise, ce n'est pas à une Marquise imaginaire mais bel et bien à Gabrielle-Émilie de Breteuil qui vit et travaille avec lui.

Il est trop fin et trop « féministe » pour céder à la tentation de la rhétorique de l'adresse aux dames<sup>28</sup> qui recèle, en fin de compte, une adhésion au préjugé commun de l'infériorité intellectuelle des femmes. Certes on peut leur parler de science mais « avec des fleurs » ou dans un style fleuri tant, dans leur esprit, l'imagination l'emporte sur la raison<sup>29</sup>. Or si Marquise il y eut à instruire à Cirey, celle-ci s'appelait Voltaire et non Émilie. À Cirey, en effet, la situation est inversée : c'est la Marquise qui rend savant le philosophe, ce dont Voltaire est à la fois parfaitement conscient et reconnaissant à Émilie. Ceci le conduit à se moquer ouvertement du style fleuri de Fontenelle dans le conte qu'il écrit probablement en même temps que les *Éléments*, à savoir *Micromégas*. Au début du chapitre 2, *Micromégas*, habitant de Sirius, engage en ces termes une conversation avec le nain de Saturne, secrétaire éternel de l'Académie de Saturne (figure satirique de Fontenelle, secrétaire perpétuel de l'Académie des sciences de Paris) :

Il faut avouer, dit Micromégas, que la nature est bien variée.

— Oui, dit le Saturnien : la nature est comme un parterre dont les fleurs...

— Ah ! dit l'autre, laissez là votre parterre.

— Elle est, reprit le secrétaire, comme une assemblée de blondes et de brunes, dont les parures...

— Eh ! qu'ai-je à faire de vos brunes ? dit l'autre.

— Elle est donc comme une galerie de peintures dont les traits...

— Eh non ! dit le voyageur ; encore une fois, la nature est comme la nature.

Pourquoi lui chercher des comparaisons ?

— Pour vous plaire, répondit le secrétaire.

— Je ne veux point qu'on me plaise, répondit le voyageur ; je veux qu'on m'instruise<sup>30</sup>.

27 Hormis l'épître dédicatoire à la marquise du Châtelet, on trouve quelques indices du dialogue savant entre la marquise et Voltaire comme, par exemple, dans le chapitre 6 de la première partie : « je suis obligé d'exposer avec clarté cette hypothèse du fameux Leibniz, devenue pour moi plus respectable depuis que vous en avez fait l'objet de vos recherches » (p. 229-230). Voltaire fait ici allusion à l'intérêt de la Marquise pour Leibniz qui transparaît clairement dans les *Institutions de physique* qu'elle rédige à cette époque.

28 Ph. Hamou décrit parfaitement bien cette rhétorique en montrant que les Marquises certes font preuve de bon sens mais ont besoin, pour se laisser séduire ou instruire, des agréments du style : voir « Algarotti vulgarisateur », art. cit.

29 Algarotti n'hésite pas à dire, dans son ouvrage, que sa Marquise appartient à un sexe qui aime mieux sentir que savoir.

30 *Micromégas*, dans *Romans et contes*, Paris, Flammarion, coll. « GF », 1966, p. 133-134.

Le dialogue est frappé d'ironie. Micromégas joue le style de l'instruction des *Éléments* contre le style fleuri des beautés blondes dont use Fontenelle dans les *Entretiens sur la pluralité des mondes*. Le conte, qui est aussi un conte newtonien où le concept d'attraction joue un rôle important (ce sont les lois de la gravitation qui permettent à Micromégas de se déplacer dans le cosmos), confirme que le style d'exposition des sciences doit être clair, sobre et sans fioriture. C'est donc le rapport à la présentation de la science que Voltaire veut modifier en imposant un nouveau style : celui, sérieux, des *Éléments*. Mais le conte *Micromégas* lui-même est d'esprit très fontenellien : l'idée de comparer les habitants de la Terre à un Saturnien et à un Sirien, l'idée d'un plus ou moins grand nombre de sens dont ils seraient pourvus, l'idée enfin d'une proportion entre les habitants et leur monde, tout ceci a pu être inspiré des *Entretiens*. De même qu'à la fin du troisième Soir, la comparaison d'habitants planétaires avec les abeilles suggère à la Marquise de Fontenelle des considérations sur la variété et la relativité des habitants des divers mondes, de même Micromégas s'étonne des variétés et des singularités des mondes et de leurs habitants (chap. 2). Les *Entretiens sur la pluralité des mondes* semblent donc avoir été une source féconde pour Voltaire. Mais ici il faut distinguer son admiration et même sa fascination pour le genre littéraire que représente, à ses yeux, les *Entretiens*, à savoir un récit sous forme de dialogue où se mêlent découvertes savantes, fantaisie et merveilleux scientifique (genre qu'il excellerà à reproduire dans ses contes) et sa répugnance envers le style imaginaire et galant pour exposer la science.

Le sérieux et le merveilleux que, selon Voltaire, Fontenelle confond, il entend les séparer en deux genres : les contes d'un côté, l'exposition sérieuse de la science de l'autre. Du premier genre relèvent l'imagination, l'élaboration d'hypothèses, le règne de l'opinion vraisemblable ; du deuxième genre relèvent le règne des preuves, la rigueur du raisonnement, la méthode du compte rendu de la pensée d'un savant. C'est cette distinction que Voltaire veut rappeler quand, dans les *Éclaircissements nécessaires*, il se démarque des discours sur les habitants des comètes :

Car je ne vois pas que M. Hugens ait donné plus de preuves de cette imagination riante et sensée, que n'en ont donné le cardinal de Cusa, Kepler, Brunus, et tant d'autres, et surtout M. de Fontenelle. Autre chose est rendre une opinion vraisemblable, autre chose est la prouver. (*OCV*, t. 15, p. 669)

Les temps ont changé : Fontenelle pouvait bien rendre compte, sous un style fleuri, de la physique cartésienne des tourbillons qui n'était qu'un roman de la nature ; en revanche, Voltaire, lui, ne peut se permettre une telle faute de style pour exposer la physique de Newton qui n'a fait ni roman ni système

mais découvert les lois les plus exactes du mouvement, en un mot, les secrets du Créateur : « Il n'y a point de philosophie qui mette plus l'homme sous la main de Dieu que celle de Newton<sup>31</sup> ».

Newton a, en effet, développé une philosophie naturelle qui a permis un essor de la théologie naturelle : le cercle des newtoniens, au centre duquel se trouve Samuel Clarke, est avant tout un centre de théologiens. Le déiste Voltaire apprécie d'autant plus cette philosophie newtonienne qu'il y retrouve son esprit : la croyance en Dieu mais qui s'accompagne de scepticisme en ce qui concerne les possibilités de connaître l'essence même des choses. Pour ce qui est de la nature de l'âme par exemple, il se range à la suite de Newton et de Bayle dont il reprend l'incitation à savoir douter : « Si l'on veut savoir ce que Newton pensait sur l'âme [...] et lequel de tous ces sentiments il embrassait, je répondrai qu'il n'en suivait aucun. Que savait donc sur cette matière celui qui avait soumis l'infini au calcul, et qui avait découvert les lois de la pesanteur ? Il savait douter » (p. 232).

Voltaire, en écrivant les *Éléments*, inaugure donc une nouvelle manière de présenter la science : il ne s'agit plus de divertir et d'amuser marquises et gens de lettres mais de les instruire en leur faisant prendre conscience que n'est pas savant qui veut : nul n'entre ici s'il n'est géomètre. L'ouvrage de synthèse de la philosophie newtonienne que Voltaire adresse aux hommes d'esprit ou aux gens de lettres renvoie ceux-ci à leurs propres limites : au mieux auront-ils par leur lecture un aperçu de la science de Newton mais, en aucun cas, une connaissance réelle de la science telle qu'elle se fait. À l'instar de Voltaire lui-même, les lecteurs des *Éléments* doivent être conscients des bornes de l'esprit humain<sup>32</sup>. Mais cela ne doit pas empêcher pas de prendre Newton et la science nouvelle au sérieux. Aussi le style de la présentation doit-il être, à l'image de la nouvelle science, net et précis. Cela ne doit pas empêcher non plus de lire Fontenelle et d'y puiser inspiration et imagination mais pour un autre genre littéraire : celui des contes. Du reste, Voltaire, à qui l'on reprochait d'attaquer les *Entretiens sur la pluralité des mondes* dans son avant-propos de

31 *Réponse à toutes les objections*, OCV, t. 15, p. 747.

32 Outre Bayle et Locke, Newton est assurément le penseur qui, pour Voltaire, permet de prendre conscience des bornes de l'esprit humain. Preuve en est l'article « Bornes de l'esprit humain » (1770) des *Questions sur l'Encyclopédie* que Voltaire commence ainsi : « On demandait un jour à Newton pourquoi il marchait quand il en avait envie, et comment son bras et sa main se remuaient à sa volonté. Il répondit bravement qu'il n'en savait rien. Mais du moins, lui dit-on, vous qui connaissez si bien la gravitation des planètes, vous me direz par quelle raison elles tournent dans un sens plutôt que dans un autre ; et il avoua encore qu'il n'en savait rien » (M, t. 18, p. 19-20).

1738 quand il disait : « Ce n'est point ici une marquise, ni une philosophie imaginaire », prétendit ne pas avoir voulu viser Fontenelle :

Je suis si éloigné d'avoir eu en vue l'auteur de la Pluralité des mondes, que je déclare publiquement que je regarde son livre comme un des meilleurs qu'on ait jamais faits, et l'auteur comme un des hommes les plus estimables qui aient jamais été.

Il poursuit : « Je ne suis pas accoutumé à trahir mes sentiments. D'ailleurs je ne crois pas qu'il soit possible de penser autrement<sup>33</sup> ». Comme à son habitude, Voltaire en rajoute, et ces phrases de trop peuvent nous faire douter de la sincérité de sa déclaration.